

**Katherine Fierlbeck. *Political Thought in Canada: An Intellectual History*. Peterborough, Broadview Press, 2006. 178 p.**

**Katherine Fierlbeck, dir. *The Development of Political Thought in Canada: An Anthology*. Peterborough, Broadview Press, 2005. 324 p.**

**Jeffrey L. McNairn**

---

Volume 8, Number 2, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1022839ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1022839ar>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

**ISSN**

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

McNairn, J. L. (2008). Review of [Katherine Fierlbeck. *Political Thought in Canada: An Intellectual History*. Peterborough, Broadview Press, 2006. 178 p. / Katherine Fierlbeck, dir. *The Development of Political Thought in Canada: An Anthology*. Peterborough, Broadview Press, 2005. 324 p.] *Mens*, 8(2), 401–405. <https://doi.org/10.7202/1022839ar>

tional tout en démontrant, une fois de plus, la nécessité de s'inspirer des historiographies étrangères pour perfectionner nos connaissances du passé national. Il reste à souhaiter que le républicanisme bas-canadien francophone et anglophone fera l'objet d'autres études exhaustives.

Renaud Séguin  
Département d'histoire  
University of Toronto

**Katherine Fierlbeck. *Political Thought in Canada: An Intellectual History*. Peterborough, Broadview Press, 2006. 178 p.**

**Katherine Fierlbeck, dir. *The Development of Political Thought in Canada: An Anthology*. Peterborough, Broadview Press, 2005. 324 p.**

Les titres trompeurs doivent être évités. Par exemple, l'ouvrage de G.P. de T. Glazebrook *History of Canadian Political Thought* (1966) n'avait rien d'une histoire de la pensée politique au Canada. Il s'agissait plutôt d'un survol quelque peu idiosyncratique de l'histoire politique canadienne. À la décharge de l'auteur, peu de choses concernant la pensée politique canadienne avaient été publiées en 1966. Quarante ans plus tard, ce n'est plus le cas. Le temps est ainsi venu de produire une synthèse. Malgré son titre, l'ouvrage de Katherine Fierlbeck *Political Thought in Canada: An Intellectual History* n'est pas cette synthèse. Il ne porte pas sur la pensée politique et n'est pas une histoire intellectuelle.

S'adressant principalement aux étudiantes et aux étudiants de premier cycle en science politique, cet ouvrage « will hopefully give them a clearer understanding of why modern

political debates in Canada take the form that they do » (p. 6). Selon l'auteure, les débats politiques passés peuvent nous aider à mieux comprendre les débats contemporains, à la condition que le lecteur « first understand them, and understand them within the context within which they were presented » (p. 17). Fierlbeck limite sagement son étude à un nombre restreint de thèmes, à savoir l'existence d'une identité nationale canadienne distincte de la Grande-Bretagne et des États-Unis, l'ethos social des Canadiens ou leur préoccupation pour la justice sociale ainsi que leur ouverture à accommoder les différences culturelles. Néanmoins, il est regrettable que les trois thèmes retenus reflètent des préoccupations essentiellement contemporaines, laissant dans l'ombre certains enjeux fondamentaux dans l'histoire de la pensée politique canadienne tels que la forme du gouvernement et les relations entre les individus et l'État. Le premier chapitre, intéressant si ce n'est un peu isolé par rapport au reste de l'ouvrage, présente diverses théories utilisées par les politologues canadiens. Viennent ensuite deux chapitres consacrés à chacun des thèmes retenus par l'auteure. La formule s'avère efficace surtout lorsque les ouvrages de philosophes canadiens comme Charles Taylor et Will Kymlicka portant sur le libéralisme et la communauté sont analysés à la lumière du rapport de lord Durham et remis dans le contexte du débat entre Pierre Trudeau et René Lévesque.

Néanmoins, même lorsqu'elle aborde les thèmes retenus, Fierlbeck ne traite pas véritablement de ce que les Canadiens pensaient jadis. Elle cherche plutôt à expliquer l'existence d'une « tradition of political thought » nationale distincte (p. 1) et, plus encore, à étudier ce qu'elle appelle indistinctement les valeurs, l'identité et la culture politique canadiennes. Pour être considérées comme canadiennes, non seulement cette identité et ces valeurs doivent être partagées par les Canadiens, mais elles doivent aussi définir le Canada en

opposition aux États-Unis. Cette perspective explique le choix des thèmes. Si l'auteur reconnaît que plusieurs valeurs et idées différentes coexistent aussi bien au Canada qu'aux États-Unis (p. 67), elle présente les États-Unis comme ayant été influencés essentiellement par l'individualisme libéral. Elle réussit ainsi à mettre dans la même catégorie le libéralisme d'Andrew Jackson et celui de Milton Friedman. De cette manière, les États-Unis servent surtout à mettre en valeur le Canada, basé sur les principes de justice sociale et de tolérance envers la diversité. L'influence réelle de ces caractéristiques nationales à quelque moment que ce soit n'est jamais démontrée au-delà des vieux clichés concernant le système de santé et le contrôle des armes à feu. Ainsi, lorsque les Albertains plaident en faveur de l'individualisme et de la libéralisation des marchés, ils font davantage figure d'un cheval de Troie du libéralisme américain que du fruit d'une réflexion typiquement canadienne à propos des politiques publiques. Leur influence ayant toujours été « *geographically marginalized* » (p. 77), tel un virus mis en quarantaine, elle n'a jamais eu d'impact sérieux sur la définition des valeurs canadiennes et ne les a jamais sérieusement menacées. Une fois essentialisées, les nations sont présentées comme des individus qui se définissent par une identité cohérente, parfois complexe, ayant duré dans le temps. Le passé n'est pas un pays étranger, comme l'a suggéré David Lowenthal, mais une histoire présentant les nations telles qu'elles ont toujours existé, et ce même si leurs frontières, leurs populations et leurs institutions ont changé radicalement à travers les âges. L'auteure a aussi tendance à accentuer les différences plutôt que les points communs entre les nations, comme s'il s'agissait d'individus.

Pour expliquer les différences entre le Canada et les États-Unis, Fierlbeck emprunte l'idée du « *tory touch* », la célèbre réinterprétation de la thèse des fragments de Louis Hartz développée par Gad Horowitz dans les années 1960.

Elle l'emprunte au moment même où les historiens intellectuels du libéralisme américain, comme James T. Kloppenberg, rejettent la conception que Hartz se faisait de la nature du libéralisme et de sa place dans l'histoire des États-Unis et remettent en cause l'accent mis sur le consensus et l'exceptionnalisme américains. Qu'à cela ne tienne, l'auteure tente de réactualiser la thèse d'Horowitz à la lumière des critiques de ses collègues politologues et en tenant compte de la contribution du méthodisme à l'histoire du Canada anglais. Cette approche ne tient néanmoins pas compte de la diversité existant au sein de chacun des deux pays et des conflits que les historiens canadiens et américains ont mis à jour depuis la publication de l'œuvre de Hartz dans le contexte de la Guerre froide. Ce sont ces silences qui permettent à l'histoire intellectuelle de servir la cause de l'exceptionnalisme canadien tout autant qu'américain. Ironiquement, Fierlbeck met en évidence la différence fondamentale entre les deux pays au moment où le paradigme de l'ordre libéral développé par Ian McKay, qui rappelle l'idée hartzienne voulant que les deux pays reposent sur des valeurs libérales communes, est discuté par les historiens canadiens. Son interprétation voulant que le libéralisme canadien, contrairement à son cousin américain, ait été « a largely pragmatic exercise » au cours du siècle suivant la Confédération (p.61) rend toutefois inutile l'étude des idées pour mieux comprendre les forces politiques dominantes au pays – une conclusion étrange pour un ouvrage se présentant comme une histoire intellectuelle. Une telle histoire devrait tenter d'expliquer la persistance remarquable de la thèse de Hartz-Horowitz plutôt que de la perpétuer.

Préoccupée à déterminer comment divers « courants » et « vagues » de pensée politique ont participé à définir le Canada, Fierlbeck analyse peu les textes historiques retenus, ce qui laissera certains lecteurs sur leur appétit. Cette remarque s'applique aussi aux dix-huit textes que Fierlbeck a re-

produit et organisés chronologiquement dans son ouvrage *The Development of Political Thought in Canada: An Anthology*. Cette sélection, qui comprend entre autres des écrits de lord Durham, Tommy Douglas, Kari Levitt, Horowitz et Michael Ignatieff et qui est accompagnée d'une bonne introduction et de suggestions de lectures complémentaires, reflète la même préoccupation de l'auteure par rapport aux débats actuels et aux thèmes retenus dans son survol. L'anthologie peut néanmoins être utilisée comme un bon complément à l'ouvrage de H. D. Forbes *Canadian Political Thought* (1985) qui demeure une ressource essentielle.

Katherine Fierlbeck reconnaît que son survol « presents no radical reinterpretation of history » (p. 6). Il serait injuste de le lui reprocher, encore que son choix d'analyser les identités canadiennes, anglaise et française, à partir des ouvrages dépassés de W. L. Morton et de Michel Brunet soit malheureux. Fierlbeck a toutefois raison de dire que le Canada a toujours été et continue d'être un objet d'observation à partir duquel les gens réfléchissent à d'importantes questions relatives à la pensée politique. Comme nombre d'historiens intellectuels et de politologues continuent de le découvrir, ces écrits révèlent moins une identité nationale qu'une histoire de la pensée politique au Canada riche et variée. Il nous reste à espérer que nous n'aurons pas à attendre quarante autres années pour avoir une synthèse de cette histoire.

Jeffrey L. McNairn  
Département d'histoire  
Queen's University

Traduction : Michel Ducharme